

par François de Roux

ANDRÉ GIDE : JOURNAL

(Bibliothèque de la Pléiade)

VOICI, en un seul volume de 1.350 pages, le Journal complet d'André Gide, de 1889 à 1933. Cinquante ans d'une vie, de vingt à soixante-dix ans. Cet ouvrage, précieux entre tous, et d'une importance capitale, avait déjà été publié presque en entier, par fragments. Les inédits ne sont pas très nombreux. Mais les textes parus étaient disséminés ici et là. La plupart n'avaient figuré que dans les « Œuvres complètes », que peu de lecteurs connaissent. D'autres avaient été extraits des pages du « Journal » pour figurer dans divers volumes, d'autres encore avaient fait l'objet de publications séparées. Bref, il était très difficile jusqu'ici de reconstituer l'ensemble du Journal. Si bien que le volume de la Bibliothèque de la Pléiade sera pour beaucoup une véritable nouveauté. Notons en passant que c'est la première fois que l'œuvre d'un auteur contemporain est publiée dans cette collection consacrée aux classiques. On ne peut que féliciter M. Schiffrin d'y avoir admis le « Journal » d'André Gide. S'il est une œuvre de notre temps assurée de devenir classique, c'est bien celle-là. M. Schiffrin n'a fait que prévoir — sans risque — le choix de l'avenir.

On a souvent parlé du secret d'André Gide. De nombreux commentateurs se sont ingéniés à découvrir la clé d'une œuvre aux apparences mystérieuses. S'il y avait un secret, après le « Journal », « Si le grain ne meurt » et « Corydon », ce secret est franchement dévoilé. Quant à la clé de l'œuvre, la clé ouvrant toutes les serrures, on même, et surtout, après le « Journal », on perdrait son temps à la chercher. Un explorateur moyen ramènera facilement tout un troussseau s'il n'est pas, dès le départ, obsédé par cette idée qu'il n'existe qu'une clé unique. Les critiques, d'ailleurs, étaient impatissantes, après la publication du « Journal », de donner encore dans leurs explications. Les grandes œuvres qu'on le veuille ou non, sont toujours complexes. On en a souvent conclu qu'elles devaient être obscures — et le rester. Erreur grave qui a fourni d'arguments ceux qui prétendent que le beau est toujours simple et se livre au premier venu. L'obscurité est un défaut, mais comme rien, en vérité, n'est simple il est quelquefois difficile d'être vrai et clair. Les grands artistes sont ceux qui arrivent à rendre aussi claires que possible les vérités cachées. Ainsi Shakespeare, Racine, Baudelaire, Stendhal, aussi bien que Balzac et Dostoevsky. Ainsi André Gide, que le néglige, pour cela, ni à Shakespeare ni à Racine, etc.

L'œuvre de Gide, et si nous en doutions la lecture du « Journal », nous persuaderait, est une œuvre complexe qui ne se dérobe pas autant qu'on l'a dit. Pendant longtemps, Gide s'est employé lui-même à entretenir autour de son œuvre et de sa personne un grand mystère. Crainte de se livrer tout à fait, plutôt crainte d'être jugé en bloc sur une page ou sur un livre n'expliquant qu'une partie de lui-même ? Certitude que seuls peuvent vous bien comprendre ceux qui se donnent la peine de faire un effort pour cela ? Désir de limiter les lecteurs aux lecteurs attentifs et fervents ? Idée de laisser une marge aux commentateurs de l'avenir ? Peut-être, finalement, qu'aucune des réticences que l'on a plusieurs fois constatées ne fut préméditée. Gide s'y trouvait simplement — on peut le supposer — éclairé par son inclination du moment. Mais un jour vient où l'œuvre est à peu près accomplie. En prenant de l'âge, même en tenant toujours son regard fixé sur l'avenir, on est bien obligé de constater que l'on appartient pour une grande part au passé, à un passé qui pourrait être du présent, car à 70 ans on se retrouve à peu près le même qu'à quarante. Une préoccupation domine les autres : paraître tel que l'on a été et tel que l'on est réellement. Il s'agit de bien éclairer une œuvre qui s'achève et d'éviter autant que possible les malentendus. Rien ne s'oppose plus à la publication intégrale du « Journal ». Depuis quinze ans, d'ailleurs, on s'est chargé sur cette voie. On a fait quelques confidences ! Le

« Journal » en un seul volume est peut-être la confidence la plus intime, l'indiscrétion la plus totale. L'œuvre, maintenant, appartient bien aux lecteurs. Et le lecteur possède un dictionnaire de cette œuvre.

Donc, si l'on voulait analyser le « Journal », il faudrait écrire une étude complète sur Gide, car Gide s'y trouve (et on l'y retrouve) tout entier. Mauriac a écrit que Gide est celui qui n'incline jamais, fût-ce une minute, l'automate. Il est l'homme d'une sincérité continuelle. On ne peut pas être sincère à tous les instants de sa vie sans donner l'apparence de changer beaucoup. Gide a toute sa vie cherché la vérité. Il ne semble pas qu'il l'ait trouvée. Un tel homme devrait être un sceptique. Or il n'y a pas moins un sceptique que Gide. Le doute est une attitude d'esprit qui n'a jamais été la sienne. Il aurait plutôt péché — si péché il y a — par un excès d'affirmations. Tandis que certains sont disposés à tout nier, Gide, je crois, serait disposé à tout affirmer. L'acte de foi lui est naturel. Mais sa raison, ensuite, ne rattifie pas les élans de son cœur. L'esprit critique a étouffé successivement chacune de ses croyances. Il n'en conviendrait probablement pas, persuadé que le Christ auquel il a cru n'est pas celui que l'on révere et que « son » Christ existe toujours, que l'idéal communiste est toujours le sien, mais que l'on donne aujourd'hui le nom de communisme à une réalité politique qui s'en écarte sensiblement. Il n'importe. On pourrait d'ailleurs, son œuvre en main, démontrer l'unité de sa pensée. On pourrait aussi bien en noter la prodigieuse diversité et la merveilleuse richesse.

Le « Journal » aidera beaucoup à comprendre Gide. Il disait naguère que chacun de ses livres expliquait le précédent. Le « Journal » pourrait bien être celui qui les explique tous.

Critique du Journal
(1939)
par François de Roux
dans

L'Intransigeant
100, Rue Réaumur, II^e

11 AOUT 1939